

Chronique. Le journaliste néerlandais Alexander Münninghoff raconte l'incroyable histoire de sa famille sur trois générations.

Une saga dans les fracas du XX^e siècle

L'Héritier du nom
d'Alexander Münninghoff
Traduit du néerlandais
(Pays-Bas) par
Philippe Noble
Payot, 360 p., 22 €.

C'est le livre des secrets qui ont gouverné sa vie. Alexander Münninghoff a attendu l'âge de 70 ans pour mettre l'histoire de sa famille sur la place publique. Une saga extraordinaire qui ne se résume pas, produit des fracas de la Seconde Guerre mondiale sur le Vieux Continent.

Fin août 1939, son grand-père, Johannes Münninghoff, « le Vieux », devenu l'un des hommes les plus riches de Lettonie, doit se réfugier aux Pays-Bas avec sa femme russe et leurs quatre en-

battre sur le front de l'est contre les Soviets dans les Waffen-SS, avant de connaître la déchéance dans la Hollande de l'après-guerre. Sa mère, Wera, se réfugie en Allemagne après son divorce. Et lui, « l'héritier du nom », sera enlevé à sa mère, à l'âge de 7 ans, sous la pression du « Vieux », obsédé par la transmission de l'héritage.

Cette cascade d'événements traumatisques a un prix. Alexander et sa drôle de famille vivent dans la « solitude » et « l'isolement social ». Adolescent, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, Alexander écoute avec une suspicion grandissante son père alcoolique raconter sa campagne de Russie, le dimanche matin, à la table de cuisine. Qui croire ? L'ancien sergent de la division Viking des Waffen SS, commandant une petite unité de combattants en première ligne sur le front ukrainien, fier de s'être battu à la régulière, jurant ne pas avoir commis le moindre crime de guerre contre des civils sans défense ? Ou les professeurs du lycée décrivant les camps de concentration et le rôle sinistre joué par les SS ?

Plus tard, son mariage avec Ellen fournit le prétexte à de saisissantes retrouvailles avec Wera, cette mère sacrifiée, sujet tabou mis de côté pendant dix-huit ans. Trois ans après la mort de son père, en 1993, Alexander, journaliste et spécialiste de la Russie, évoque pour la première fois son passé familial sulfureux avec des collègues, en visitant un cimetière militaire allemand en Normandie.

Les scènes les plus improbables se suivent et ne se ressemblent pas dans sa chronique, construite avec le brio du professionnel de l'enquête, reflet de l'incroyable intensité dramatique de ces vies qui n'ont jamais été de longs fleuves tranquilles.

François d'Alançon

Roman. Lauréate du prix Médicis en 2015 pour le beau « Titus n'aimait pas Bérénice », Nathalie Azoulai signe un roman mystérieux et poétique sur le déracinement.

Songes d'exil

Photo Ivane Thieullent/
VOZ'IMAGE

Les Spectateurs
de Nathalie Azoulai
Éditions P.O.L, 320 p., 17,90 €

Ce 27 novembre 1967, à 15 heures, le général de Gaulle donne une conférence retransmise en direct à la télévision. Pour beaucoup, c'est un banal discours évoquant des questions de politique étrangère. Pas pour cette famille, dont les visages inquiets se reflètent sur l'écran, pesant chaque mot prononcé par le « héros » qui a « sauvé la France ». Car ils savent. Ils « savent que c'est déjà arrivé. Là-bas. Ils savent qu'un discours de chef d'État peut se transformer en quelques mois et sans qu'on y prenne garde, en mesures, en adieux et en valises remplies à la hâte ».

À défaut de comprendre l'enjeu, le fils s'accroche à la langue, bute sur une liaison fâcheuse. « Ce qu'ils avaient-z-été de tout temps », a dit le Général. Le père, lui, reçoit comme une claqué le message adressé aux Juifs, « restés ce qu'ils avaient été de tout temps, c'est-à-dire un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur ». Va-t-on encore les chasser ?

Alors que sa mère l'attendait, les parents du garçon ont dû fuir leur pays. Il le sait mais ses parents n'en parlent jamais. Ils ne lui disent pas la haine qui a grandi dans le pays d'avant, les « vous n'êtes pas ici chez vous », puis les affaires empaquetées à toute vitesse et le voyage en bateau, qui « coupe (leur) vie en deux. » Ils taisent la douleur d'être congédiés, comme Bérénice le fut par Titus, le manque du pays, inconsolable comme un chagrin d'amour.

« Les hommes ne sont pas des arbres : ils n'ont pas de racines mais des pieds », a dit un jour le professeur d'histoire à Pepito, le fils de la voisine. D'accord, mais pourquoi quitter le pays où on est né ? Cela, l'enfant ne le comprend pas. Écoutant aux portes, attrapant au vol des bribes de confessions, il tâche de pénétrer dans « ce tunnel où se terre la vie des adultes, comme s'il n'y avait rien à y percevoir que des doutes, des murmures incompréhensibles. Et des places vacantes. Des absences tapies dans l'obscurité vers lesquelles, telles des plantes au soleil, irrésistiblement se tourne la tête des enfants. »

Le garçon a 13 ans, mais il porte en lui quinze, vingt, trente années de regrets, de souvenirs, d'êtres et d'objets laissés derrière soi. On ne lui explique pas, mais il comprend. Son père que la tristesse a rendu méchant. Sa mère qui se fait confectionner des robes extravagantes par la voisine, Maria, associant chaque moment, dramatique ou heureux, à une tenue – inspirée des actrices hollywoodiennes dont les étoffes scintillent dans les magazines, Hedy Lamarr, Bette Davis, Kim Novak, Marlene Dietrich... –, se faisant un devoir d'être toujours pimpante, même pour accompagner la petite dernière à l'hôpital. Rêvant sa vie en noir en blanc, sur ces grands écrans où les taches sur les belles robes ne se voient pas. C'est sa façon à elle de conjurer la peine.

D'où viennent-ils ? De quelque part en Orient, peut-être d'Égypte, dont la famille de Nathalie Azoulai est originaire. L'auteur ne leur donnera pas de prénom, n'écrira pas les mots « Juifs » ou « Israël », conférant à son roman la légèreté d'un conte. Jeanne Ferney